



EVA EN AOÛT

JONÁS TRUEBA

Une jeune femme choisit de se laisser vivre au hasard des rencontres sous la canicule madrilène. Une chronique à la Rohmer d'une grâce absolue.



Dès le générique, la filiation avec Éric Rohmer saute aux yeux. Un prénom féminin et une mention calendaire dans le titre, un écran vermillon pour présenter l'émotive héroïne, jeune Madrilène qui choisit de passer le mois d'août dans la fournaise; et surtout un proverbe: «*Tout un chacun veut être lui-même, et moi de même*», attribué au philosophe espagnol Agustín García Calvo. Le cinquième film de Jonás Trueba – mais le premier à sortir en France – assume sans ambages sa dette envers le cinéaste des Quatre Saisons et des Comédies et proverbes. On peut même voir dans cette lumineuse chronique un décalque ibérique du *Rayon vert*, dans lequel Marie Rivière traînait son spleen et ses yeux bleus de Cherbourg à Biarritz, sans jamais trouver un sens à ses vacances en solitaire.

Pareillement romantique, mais moins réfractaire au bonheur, Eva

(interprétée tout en délicatesse par Itsaso Arana, une révélation mise sur le hasard – le grand sujet rohmérien –, pour égayer sa vie et son été. Au gré des visites de musées et des déambulations nocturnes dans une ville désertée par ses habitants et livrée à la canicule et aux touristes, la jeune femme déboussolée va réussir à se composer une nouvelle bande d'amis éphémères.

Voilà un film d'une infinie douceur, qui prend son temps comme les vacances, souvent, l'autorisent. Les dialogues y sont tantôt légers, tantôt existentiels. La bienveillance de tous les personnages les uns envers les autres, même quand ils se croisent pour la première fois à la sortie d'un cinéma ou dans un bar, devient presque incongrue. L'absence de menace autour d'Eva renforce le mystère. La jeune femme n'est pas très bavarde, préfère écouter les autres. On ne saura rien de

Itsaso Arana, révélation lumineuse et délicate.



On aime un peu



Beaucoup



Passionnément



On n'aime pas

son passé. Tout juste apprend-on qu'elle a voulu, un temps, devenir actrice et qu'elle est «*sur le point d'avoir 33 ans*». Sa pureté, sa fragilité ont quelque chose de sacré. Elle s'émeut aux larmes quand elle assiste à une procession du haut de son balcon.

Le titre original, «*La Vierge d'août*», laisse planer un doute. Dissipé par une discussion très prosaïque sur la congélation des ovocytes. Avoir des enfants ou pas. Voyager ou être un touriste dans son propre pays. Devenir une «*vraie personne*». Comment vivre au présent et se poser des questions sur son avenir? Un moment, Eva écoute le propriétaire de l'appartement qui lui est confié citer un historien du cinéma à propos des comédies hollywoodiennes des années 1930. Avec pour la première fois ces personnages de femmes déterminées, indépendantes, charismatiques à qui Barbara Stanwyck ou Katharine Hepburn offraient leur intelligence et pas seulement leurs jambes, dissimulées, pour la première fois, sous un pantalon. Eva est l'une des leurs. — **Jérémie Couston**
| *La Virgen de Agosto*, Espagne (2h09)
| Scénario: J. Trueba et Itsaso Arana. Avec Itsaso Arana, Vito Sanz, Isabelle Stoffel.

Un rayon rohmérien dans le cinéma espagnol

Jonas Trueba filme les aventures estivales d'une jeune Madrilène, incarnée avec grâce par Itsaso Arana

EVA EN AOÛT

Filmer une ville, arpenter ses rues à travers le regard d'une héroïne, dans ce moment suspendu de l'été où tout semble possible, bien qu'alongé. Suivre une jeune femme qui passe le mois d'août à Madrid, sa ville qui l'a vu naître il y a bientôt trente-trois ans. Ne jamais la perdre de vue mais à bonne distance, lui laisser le temps de nous livrer ses pensées. Observer sa démarche, sa façon de regarder les gens, de renoncer subitement à entrer dans un cinéma. Comment elle boit quand elle a très chaud, le temps qui passe lorsqu'elle attend en bas de l'immeuble qu'on vienne lui ouvrir la porte. *Eva en août*, de Jonas Trueba, né en 1981, est attentif à tout ce que généralement le cinéma occulte, par souci de raccourcir ou d'évacuer les choses jugées triviales. Comme l'odeur sous les bras, par exemple.

Le charme puissant de ce cinquième long-métrage – mais le premier distribué en France – du cinéaste espagnol tient d'abord à son actrice Itsaso Arana. Coscénariste du film et metteuse en scène de théâtre, la jeune femme brune, teint clair et yeux noisette, déploie avec son personnage la grande énigme du film. Si Eva est bien ancrée dans son époque, elle semble pourtant venir de plus loin. Son absence de projet structure le film, détermine les rencontres, accueillant les doutes existentiels de ses nouveaux amis, tandis qu'elle-même se livre peu.

On la découvre visitant l'appartement que lui prête un ami, un auteur âgé de la cinquantaine absorbé par l'écriture d'un article, où il est question de cinéma et de personnages féminins forts, comme Barbara Stanwyck (1907-1990) et Katharine Hepburn (1907-2003). Scène inaugurale empreinte de mystère, qui permet de livrer un jeu de clés à la vacancière, ainsi que quelques indices au spectateur.

Eva est une ancienne comédienne, justement. On la devine en transit, venant de quitter un ancien domicile. De cette « case départ », l'héroïne lance les dés, pourrait-on dire, et le destin la mène au musée archéologique de la capitale. Où elle tombe sur un



Itsaso Arana (Eva), Violeta Rebollo et Vito Sanz (Agos). ARIZONA FILMS

ami perdu de vue, passe la journée avec lui, à boire et à discuter au milieu des fêtes. Puis croise le visage d'une performeuse de rue, Oka (Isabelle Stoffel, un petit air d'Elle Medeiros), qui deviendra vite une amie.

Journal de bord

D'une certaine manière, *Eva en août* est une variation contemporaine d'un film culte d'Éric Rohmer (1920-2010), *Le Rayon vert* (1986), qui suit les aventures estivales d'une Parisienne, Delphine (Marie Rivière, créditée elle aussi au scénario). Le jeune auteur espagnol accepte parfaitement la filiation avec l'œuvre du maître de la Nouvelle Vague, tout en assumant des choix formels et narratifs bien différents.

Eva en août a certes les codes et la matrice du *Rayon vert*, soit un film en forme de journal de bord, une image rythmée par les jours qui passent et s'inscrivent à

La trame documentaire des croyances et des fêtes de quartier permet d'étoffer le personnage d'Eva

l'écran, structurant le montage et semant quelques calixaux surréalistes sur le chemin de son héroïne. Mais, à l'improvisation rohmérienne, Jonas Trueba et Itsaso Arana ont préféré une écriture précise de chaque plan, même si celle-ci fut amendée par la suite au gré du tournage. Surtout, la psychologie des deux personnages diverge : là où Delphine (Marie Rivière) semble déboussolée et s'effraie à l'idée

de rester à Paris sans amis, Eva vit tranquillement sa solitude madrilène. Peut-être aussi a-t-elle retenu la morale de l'histoire du *Rayon vert* : être seule, c'est la meilleure manière de faire des rencontres.

Symboliquement, enfin, les deux cinéastes ne s'attachent pas aux mêmes astres : quand Rohmer guette le dernier rayon du soleil, Trueba s'intéresse, lui, à la lune et à ses cycles connectés aux menstruations féminines.

Dans *Eva en août*, parler de ses règles comme d'une chose à la fois banale et encombrante devient un acte féministe. De même, la maternité et la paternité sont envisagées sous de multiples facettes, avec ou sans partenaires, avec sous sans ovules congelés. Voire sans rapport ? Eva n'a pas fini de nous surprendre.

Le film se déploie tel un jeu de piste : chaque jour qui passe, la bande d'amis s'élargit, le puzzle se

construit. Un soir bien arrosé, deux gars se pointent dans un concert en plein air. Eva flaire le plan un peu lourd et ne se prive pas de le dire, avec un mélange rare d'humour et de sérieux, moment d'anthologie de déconstruction de la drague. Joe (Joe Manjon) n'est finalement pas le muflé qu'elle croyait : match nul, ils deviennent copains.

Truculente bienveillance

Itsaso Arana et les comédiens, tous très justes, apportent l'énergie du collectif théâtral dans ces moments de discussion qui jaillissent, ou bien s'écoulent tranquillement, sans jamais causer de victimes, comme lors de ces somptueux pique-nique au bord de la rivière, seule scène de campagne dans ce film urbain.

Eva propose des rendez-vous, trace son itinéraire dans la ville au milieu des chanteurs et des processions religieuses, que Jonas

Trueba filme avec la même truculente bienveillance que le Portugais Miguel Gomes dans *Ces chers mois d'août* (2008).

La trame documentaire des croyances et des fêtes de quartier permet d'étoffer le personnage. A force d'arpenter les rues, Eva pourrait bien être une madone portant l'histoire de Madrid, voire une réincarnation de la Vierge de Paloma – qui confère le titre espagnol du film, *La Virgen de agosto*. La ville lui appartient, quelle que soit l'heure, ce qui lui donnera le courage, une nuit, alors qu'elle traverse le viaduc de Segovie, d'accoster un inconnu : Agos (Vito Sanz), une moitié de prénom – Agostino –, dont elle va chercher à assembler les morceaux. ■

CLARISSE FABRE

Film espagnol de Jonas Trueba. Avec Itsaso Arana, Vito Sanz, Isabelle Stoffel (2 h 09).

« Atteindre ce sentiment d'imprévu, c'était ce que nous visions »

L'actrice Itsaso Arana et le réalisateur Jonas Trueba se sont associés pour écrire le scénario d'« Eva en août », tourné au cœur de Madrid

ENTRETIEN

Splendide déambulation dans les rues de Madrid, *Eva en août* est issu d'un élan de création en commun entre le réalisateur espagnol Jonas Trueba et l'actrice Itsaso Arana, aussi coscénariste. Tous deux sont des artistes de la scène madrilène nés dans les années 1980, naviguant entre l'écriture et la mise en scène. La figure vadrouilleuse et solaire d'Eva, qui choisit de passer l'été en ville et se révèle au gré des rencontres, est la somme de leurs sensibilités : celles d'un filmateur attentif d'une interprète sachant conserver le secret de son personnage.

« *Eva en août* » est votre premier long-métrage distribué en France. Comment en êtes-vous venu à faire du cinéma ?

Jonas Trueba : Je viens d'une famille où le cinéma est très présent. Mon père est réalisateur

[Fernando Trueba, Oscar du meilleur film étranger pour *Belle Époque* en 1994], ma mère productrice. J'ai eu depuis l'enfance une expérience très concrète du cinéma, très quotidienne, sans avoir à en passer par sa dimension fantasmagorique. C'est pour cette raison que je me suis très vite orientée vers un cinéma indépendant, une façon artisanale de fabriquer les films.

Itsaso Arana : J'ai passé toute ma jeunesse dans l'univers du théâtre et ai fini par monter ma propre compagnie, La Tristura, en 2004. Du coup, le cinéma est resté pour moi quelque chose d'exotique. Je le vois comme un cadeau qui m'a été fait, une possibilité d'étendre ma palette d'actrice.

Vous avez écrit le film ensemble. Comment cela s'est-il passé ?

I. A. : Jonas m'avait parlé de cette atmosphère particulière qui règne à Madrid l'été, qu'il y avait

sans doute un film à faire à partir de cela. J'avais joué dans son précédent film, *La Reconquista* (2016), et nous avons eu envie de prolonger ce travail ensemble, ce qui m'a permis de me jeter à l'eau. Bien sûr, j'avais déjà écrit et mis en scène pour le théâtre, mais sans cela, je n'aurais jamais osé écrire un scénario.

J. T. : J'ai beaucoup d'intérêt pour cette période, la première quinzaine d'août, où Itsaso et moi avons tendance à rester à Madrid, alors que nos familles et amis désertent la ville pour fuir la chaleur. C'est un moment très cinématographique où la lumière, le calme, mais aussi les fêtes populaires de chaque quartier s'allient pour créer une sorte de temps suspendu, plein de hasards et d'opportunités, de choses qui ne peuvent arriver que dans ces conditions-là.

Le film semble très ouvert. Vous avez souvent tourné dans la rue, au milieu des passants.

Quelle est la part du prévu et de l'imprévu ?

J. T. : Atteindre ce sentiment d'imprévu, de hasard contrôlé, c'était ce que nous visions et la grande leçon du cinéma moderne, de cinéastes comme Abbas Kiarostami, dont les films donnent l'impression de s'inventer en direct. Comme le préconisait Jean Renoir, l'art consiste à assumer l'artifice, la construction, la manipulation, tout en laissant une brèche ouverte pour que la vie puisse s'y insérer, qu'elle marque la fiction de son empreinte. Notre but était donc de nous insérer dans la réalité des fêtes de quartier et de trouver le bon équilibre pour l'articuler aux besoins de la fiction.

I. A. : Mon personnage se plonge dans la foule, parmi les passants. Il s'agit de se tenir disponible à ce que le réel pouvait nous apporter, de laisser les choses venir. Cela pouvait contrecarrer parfois ce qu'on avait écrit, mais le ci-

néma, ce n'est jamais rien d'autre que cela : s'adapter à l'imprévu et en tirer le meilleur.

L'histoire de Madrid s'invite sans cesse dans les déambulations d'Eva, comme un passé affleurant sous le présent. Quelle facette de la ville vouliez-vous montrer ?

J. T. : Un coin de Madrid qui occupe une place déterminante dans le film, c'est ce quartier ancien qui entoure le viaduc de Segovie, berceau de la ville où était censé couler une rivière qui la divisait en deux, entre une partie chrétienne et une partie arabe. C'est cette origine-là qui attise mon désir de filmer, comme pour capter la mystique particulière qui émane de cet endroit. Le film s'ouvre sur une citation tirée de l'hymne de Madrid : « *Chacun sera quelqu'un et je ne veux pas être moins qu'eux* ». Récemment, un article dans la presse espagnole rappelait que ce texte, écrit peu après la mort de Franco,

renvoie à ce moment historique où l'Espagne s'est constituée en communautés autonomes. La dernière d'entre elles à revendiquer une identité, c'était Madrid ! Elle n'a jamais eu d'identité propre, mais plutôt un côté inachevé, suspendu, sans véritable ancrage. Il y a une forte ironie, une force antinationaliste que je trouve extrêmement pertinente dans ce petit texte.

I. A. : Je ne suis pas madrilène d'origine, mais c'est une ville accueillante, où l'on s'intègre facilement et qui, en retour, est comme façonnée, à chaque fois redéfinie par ceux qui l'habitent. C'est très caractéristique de cette ville qui n'est sans doute pas la plus belle, ni celle qu'on a forcément le plus envie de filmer, mais qui possède indiscutablement une âme. Et c'est sans doute cette âme qui se reflète et vibre le plus profondément dans le cœur d'Eva. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR MATHIEU MACHERET



Eva en août puise son charme limpide dans ses accents sensoriels. PHOTO LOS ILUSOS FILMS

«Eva en août», évanescence madrilène

Le film de Jonás Trueba musarde dans la capitale espagnole désertée en compagnie d'une jeune femme à la recherche de «trois fois rien». Réponse ibérique au cinéma rohmérien.

«**J**e trouve que l'été est parfait», énonce Eva d'emblée. C'est une profession de foi. Et il faut bien admettre que Madrid n'est pas la ville la plus repoussante où passer le mois d'août – ou 2h09, quand le film est aussi délicieux. Eva, madrilène, la petite trentaine, a choisi de s'y attarder pile au moment où les habitants abandonnent la capitale aux villégiatures. Pas du tout fâchée de boycotter l'exode des aoûtiers au profit d'un mois de petit surplace sous le cagnard, elle se fixe chez un ami qui lui prête son appartement. La voici touriste en son pays, prête à «s'essayer à une nouvelle façon d'être au monde» – c'est annoncé par le carton introductif. Si un événement personnel a pu motiver cette résolution (rupture amoureuse, remise en cause professionnelle ?), le film ne nous en dit rien, ou peu. La posture est en tout cas moins mélancolique qu'acquiesce à une joyeuse éthique du hasard, aux épiphanies des amitiés spontanées que l'on verra se nouer tout au long de ses déambulations. Voilà, la trame est lâche, le récit onctueux, réponse espagnole au cinéma rohmérien – Jonás Trueba ne fait pas secret de ce beau cousinage. C'est le cinquième long métrage de ce

cinéaste jusqu'ici peu identifié en France, mais le premier distribué ici. Le pitch est certes prompt à susciter la méfiance tant il paraît appartenir à un bréviaire du cinéma d'auteur très conscient de lui-même. Il couvre un spectre thématique que l'on pourrait résumer avec un peu de coquetterie (la bohème ?), ou plus philosophiquement (le libre arbitre, l'épanouissement). C'est en fait dans ses accents sensoriels qu'*Eva en août* puise son charme limpide, dénué d'accents poseurs. Sa séduction vient de ce qu'il s'abreuve au suc d'une idyllique saison, pareille à un morceau de gaze légère, une potion translucide qui condense la perfection d'un pique-nique au bord de la rivière, ou d'une pluie d'étoiles filantes.

Eternel dimanche. Ruisselant de charmes, le film musarde dans les rues de Madrid qu'il embrasse dans tous les plans, fuyant l'espagnolade de carte postale sans renier la qualité picturale de la ville. Est-ce bien tenable pour nous, toute cette harmonie au repos, cette

rondeur et cette oisiveté d'éternel dimanche qui ne butent sur aucun accroc ? Le film fait corps avec l'été autant qu'avec sa protagoniste, fondu dans une identification caressante avec elle. Personnage d'abord abstrait dont on ne sait rien, Eva semble en équilibre sur un nuage de langueur chic qui convient parfaitement à la douceur absorbée de son interprète, Itsaso Arana. Qui est-elle ? Une comédienne (en reconversion), finira-t-elle par révéler, autant dire un écran de projections possibles. Que veut-elle, que lui manque-t-il ? «Trois fois rien», clarifie l'incipit de l'histoire, citant les paroles de l'hymne de la ville de Madrid : «*Tout un chacun veut être lui-même.*» Partant de là, on se demande ce que le film va bien pouvoir faire de son temps et du nôtre. Installée dans un état de latence, une disponibilité propice à débusquer des vérités sur soi qui n'ont rien à voir avec le désœuvrement, Eva jouit de l'espace nécessaire à la multiplication des rencontres. Une amie de jeunesse perdue de vue, une vieille flamme non réciproque, des noceurs et une voisine venus de loin... Le monde d'amis constitué autour d'elle est cultivé et culturel (professions : critiques d'art, aventuriers cosmopolites, performeuse, etc.). Tous se trouvent et se reconnaissent, semblant faire partie du même organisme. Le film les regarde confronter leurs morales, leurs prétentions à l'épanouissement. Mais c'est la prise de contact que Jonás Trueba filme le mieux : les manières élémentaires de s'aborder pour la première fois et de se plaire amicalement. Tout se noue surtout avec un naturel confondant entre les personnages de femmes, en proie à des affi-

nités immédiates, un alignement intime et quasi sororal. Le réveil du féminin qui travaille souterrainement Eva donne d'ailleurs au récit sa couleur la plus intrigante, peut-être ésotérique. Laïcisé dans sa version française, le titre original, «la Vierge d'août», convoque un substrat magico-religieux qui imprègne le film à distance – absolument dénué d'esprit solennel par ailleurs.

«**Homme de rituels.**» Trueba nous mène-t-il en bateau lorsqu'il prétend faire surgir un miracle dans l'existence de son héroïne ? Bizarre protubérance du scénario, tout à coup attaché à une fable archaïque de l'immaculée Conception. Filmées à même la scénographie des rues, les processions religieuses qui scandent l'été madrilène (avec pour acmé la fête de la Vierge de Paloma) défilent sous la fenêtre d'Eva. Sa liturgie personnelle, plutôt profane (les verres entre amis, la danse, le cinéma) cherche à correspondre avec les us d'un barman taciturne qu'elle entreprend de poursuivre en pleine nuit – «un homme de rituels», diagnostique-t-elle, captivée. Quelqu'un à aimer, peut-être. Pour le trouver, il a fallu se glisser sous une palissade en verre, comme on passe de l'autre côté du miroir ou l'on se laisse tomber dans le terrier du lapin. Eprise du hasard, Eva ne se contente pas de l'accueillir, mais le force et le réclame. Son été, radieux, devient un peu le nôtre.

SANDRA ONANA

EVA EN AOÛT de JONÁS TRUEBA avec Itsaso Arana, Vito Sanz, Isabelle Stoffel. 2h09.

C'est la prise de contact que Jonás Trueba filme le mieux : les manières élémentaires de s'aborder pour la première fois et de se plaire amicalement.

Eva, une femme en soi

— La déambulation mélancolique et joyeuse dans un Madrid vidé de ses habitants, d'une femme en quête de son propre mystère.

— Un conte d'été de Jonas Trueba, transcendé par la grâce et la beauté virginale de son actrice et coscénariste, Itsaso Arana.

Eva en août ★★★
de Jonas Trueba
Film espagnol, 2 h 09

Eva a 33 ans, et lorsqu'elle apparaît à l'écran, elle visite un appartement en plein Madrid prêté par un ami, le temps des vacances. Elle ne parle pas, lui disserte à l'envi sur tout et rien. Un flot de paroles pour déplorer la chaleur étouffante, passer en revue les désagréments de la ville l'été ou évoquer la philosophie de Stanley Cavell et Ralph Waldo Emerson.

Il y est question d'identité, de femmes fortes et de vérité. Ça tombe bien. Alors que tous les habitants fuient la ville à cette période de l'année, Eva a décidé de rester et de redécouvrir la capitale à la manière d'une étrangère, avec l'innocence d'un premier regard. Une façon d'expérimenter « une nouvelle façon d'être à soi », nous a-t-on prévenus dès le générique.

Qui est Eva et pourquoi a-t-elle fait ce choix ? On ne le saura pas. Tout juste apprendra-t-on au fil de ses conversations qu'elle a été comédienne et se remet d'une rupture amoureuse. Il n'y a rien de désespéré dans sa démarche, au contraire. Eva déambule dans Madrid au rythme des fêtes religieuses qui ponctuent ce mois d'août, se laisse porter par ses



Itsaso Arana semble flotter dans ce conte d'été aux accents rohmériens. Los Ilusos Films

rencontres, reste ouverte à de nouvelles expériences, à la manière « d'une feuille blanche » sur laquelle réécrire sa vie. Le rythme du film s'accorde à la torpeur qui s'empare de la ville. C'est à la fois doux, joyeux, mélancolique, et nous porte sans effort jusqu'à sa résolution finale.

Dans ce conte d'été à la saveur toute rohmérienne, Jonas Trueba assume parfaitement sa parenté avec le cinéaste et son film fétiche. *Le Rayon vert*, dont il a délibérément inversé le propos. Le film de Rohmer, « c'est l'histoire d'une femme qui souffre beaucoup parce qu'elle n'a personne avec qui partir en vacances », explique-t-il. Notre

Attentive aux autres, Eva cherche à s'imprégner de leur vérité pour mieux trouver la sienne.

film, c'est une femme qui décide de rester dans sa ville. » Et de partir en quête de son propre mystère. Attentive aux autres, elle cherche à s'imprégner de leur vérité pour mieux trouver la sienne.

Le réalisateur filme avec sensibilité cette traversée intérieure, aux accents New Age, au cours

de laquelle Eva se réapproprie à la fois son corps et son destin. Il nous fait progressivement entrer dans son intimité au point de ressentir presque physiquement les différentes émotions qui l'étreignent. La caméra se met alors tout entière au service de son actrice et coscénariste, Itsaso Arana, dont la grâce et la beauté virginale illuminent tout le film.

Une « vierge » du mois d'août (*La virgen de agosto* est le titre original du film) dont l'accomplissement culmine avec la fête de l'Assomption, nimbant tout le film d'une atmosphère vaguement mystique.

Céline Rouden



Los Ilusos Films

Eva en août

de Jonás Trueba

Le temps d'un été, une jeune comédienne déambule dans Madrid pour s'y réinventer. Une chronique délicate.

DANS LE FOND, EVA N'A PAS TANT À VOIR AVEC DELPHINE (MARIE RIVIÈRE), héroïne magnifique et explorée du *Rayon vert* d'Eric Rohmer. Les rumeurs prédisaient pourtant qu'elle en serait l'avatar actualisé et espagnol. Pour autant, le cinquième long métrage de Jonás Trueba, jusque-là inédit en France, jette très clairement des ponts vers le film de Rohmer, mais ils trouvent bien plus leur ancrage dans la structure (la chronique estivale), dans la quête du récit et dans le dénouement (providentiel), que dans l'étude de caractère de son personnage féminin.

Le cadre est hautement familier : nous voici en plein été en présence d'une jeune femme, comédienne "pudique" (et il ne s'agit pas ici d'un oxymore, tant le film a la couleur de ce sentiment) seule et un peu paumée. A l'inverse de Delphine, qui ne sait ni quoi faire de ses vacances ni comment mener sa vie et refuse tout en bloc, Eva, saisissante Itsaso Arana, centre de gravité, autant actrice que metteuse en scène infiltrée d'un film écrit à deux, décide, choisit et accueille à bras ouverts l'imprévu du hasard et la solitude.

Elle n'a jamais quitté Madrid, pourtant, c'est comme une touriste qu'elle s'y réinstalle, comme pour s'y réinventer le temps de la première quinzaine d'août, investissant l'appartement d'un ami niché au cœur des quartiers populaires de la vieille ville. C'est avec un charme infini et planant, un hédonisme de chaque instant dans

lequel on rêverait de se lover que le film collecte les péripéties quotidiennes de son personnage (une rencontre avec une vieille connaissance au musée, une autre avec un ex au cinéma et d'autres avec un florilège d'âmes-amies bienveillantes croisées au détour d'une rue). Il les égrène au compte-gouttes, comme de petits bijoux qu'il nous faut saisir pour apprivoiser Eva, page blanche et pure présence, allégée de tout passé et psychologisant.

Eva se laisse engouffrer dans un temps court et à la fois distendu, alourdi par la chaleur madrilène, le bruissement de ses nuits de fêtes et de ses défilés religieux. Lorsqu'on la retrouve seule, rêveuse ou inquiète, assise dans un canapé ou dans un bus, c'est tout le mystère de son être qui irradie comme un ravissement que les rayons du soleil changeant matérialisent, découpant son corps cinégénique à la recherche d'un indice.

A tâtons, le film finit alors par dévoiler son secret et celui de son héroïne, madone à la peau diaphane, habitée par un désir maternel grandissant. Après avoir accompli le "sauvetage" d'un homme, Eva est graciée. Le miracle a lieu. Il n'a pas les lueurs verdoyantes d'un rayon rare, mais les traits d'une petite fille d'une dizaine d'années, prête à lui accorder sa confiance. **Marilou Duponchel**

Eva en août de Jonás Trueba, avec Itsaso Arana, Vito Sanz, Isabelle Stoffel (Esp., 2019, 2h05). **En salle le 5 août**

Eva en août de Jonás Trueba

Song of Herself

par Eva Markovits



© LOS ILUSOS FILMS

Eva en août s'avance sous les auspices de Ralph Waldo Emerson et Stanley Cavell cités en exergue : son héroïne est une figure « perfectionniste », une allégorie de ce que Cavell définit comme la volonté de s'améliorer sans cesse afin de « devenir une vraie personne » (selon les mots d'Eva). Alors que les habitants de Madrid fuient la chaleur étouffante du mois d'août, Eva décide d'explorer sa ville avec le regard curieux d'une touriste. On ne sait presque rien d'elle, seulement quelques bribes biographiques disséminées au fil des rencontres : une carrière de comédienne interrompue, une récente rupture amoureuse, un nomadisme assumé. À travers un récit chapitré comme un journal intime, entre moments triviaux et introspections partagés avec des ami(e)s et des inconnu(e)s, Eva se laisse porter vers un accomplissement sentimental qui culminera le 15 août.

Au rythme des fêtes populaires rituellement célébrées à Madrid, San Cayetano, San Lorenzo et la Fête de la vierge Paloma, la ville devient son terrain de jeu. Les sens aux aguets, elle prend progressivement possession des lieux et de sa vie, à la fois drapée de sa solitude et ouverte aux rencontres. Au fil de ses déambulations loin des clichés touristiques, elle se construit « une nouvelle façon d'être au monde », nous indique un carton au début du film :

accueillir l'imprévu tout en le provoquant, laisser le hasard la guider tout en prenant acte. Que son visage de madone soit nimbé de la lumière d'été vespérale ou qu'elle soit au contraire plongée dans l'obscurité, éclairée seulement par les étoiles filantes de la fête de San Lorenzo, Eva s'accorde aux lumières de la ville. D'une épiphanie à l'autre, elle trouve une harmonie dans cette langueur urbaine et aoûtienne, là où d'autres se plaignent, se sentent déplacés ou, tout simplement, attendent quelque chose.

Contemplatif et dubitatif comme Eva, Jonás Trueba s'attarde d'abord sur son corps alangui, il reste à distance, mais n'a d'yeux que pour elle. Puis, tandis qu'elle s'aventure dans la ville, la caméra s'approche progressivement ; ou, plutôt, Eva s'en approche, comme si elle se mettait elle-même en scène tout se réappropriant son existence. Comme dans cette séquence furtive où, assise sur son balcon et s'adonnant à la rêverie, elle fait courir une tache de lumière chatoyante avec laquelle elle joue jusqu'à la « poser » sur l'objectif de la caméra. La comédienne, Itsaso Arana, qui a coécrit le scénario, donne corps avec grâce à ce personnage à la fois solaire et lunaire. Elle est le regard féminin qui porte le récit, à la manière des derniers films du duo Hong Sangsoo-Kim Minhee. À l'aide de petites touches et de menus

détails – sa fascination pour une statue de l'impératrice Popée, un T-shirt arborant le titre « I'm Your Man » de Leonard Cohen, ou les paroles d'une chanson qui l'émeut jusqu'aux larmes : « *Qui régit l'univers ? / Qui m'écoute moi ? / J'ai encore du temps / Je suis encore là* » –, Eva s'affirme, jusqu'à prendre les rênes du récit en décidant de suivre l'homme qu'elle convoite.

Les personnages dont elle s'entoure se révèlent tout autant qu'ils la révèlent. Tous trentenaires et loin du lieu de leur naissance, il se questionnent sur leurs choix passés et futurs : partir a-t-il été un moyen ou une finalité ? Comment se (re)trouver au bon endroit ? Ces conversations s'étirent dans des scènes qui se concluent toujours sur Eva, à l'affût de ses pensées, telles qu'elles se manifestent dans un regard, un silence, un sourire. Restée dans sa ville natale, elle tente de transformer cet état de fait en choix, et de se tenir dans le présent plutôt que dans d'hypothétiques projections. À la moitié du film, alors qu'Eva émerge d'une rivière, dans un moment qui s'apparente à un baptême, sa voix off surgit pour la première fois, et ses mots résonnent avec ces vers de « Song of Myself » de Walt Whitman : « *Je me célèbre moi-même, me chante moi-même / Toi tu assumeras tout ce que j'assumerai / Car les atomes qui sont les miens ne t'appartiennent pas moins / Je flâne, j'invite mon âme à la flânerie / Flânant, m'incline sur une tige d'herbe d'été que j'observe à loisir.* » ■

EVA EN AOÛT (LA VIRGEN DE AGOSTO)

Espagne, 2019

Réalisation Jonás Trueba

Scénario Jonás Trueba et Itsaso Arana

Image Santiago Racaj

Montage Marta Velasco

Interprétation Itsaso Arana, Vito Sanz, Isabelle Stoffel,

Joe Manjon, María Herrador

Musique Soleá Morente

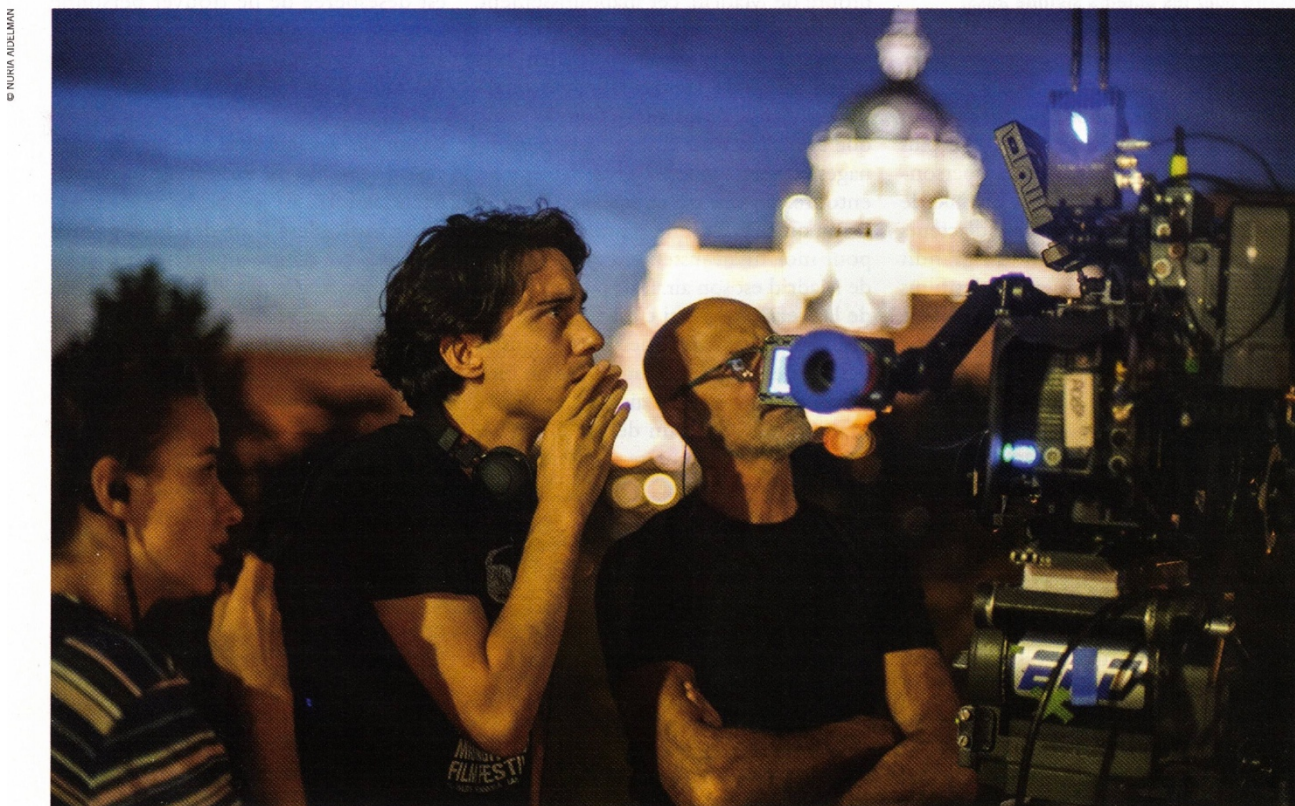
Production Javier Lafuente, Los ilusos Films SL et La

virgen de Agosto AIE

Distribution Arizona Distribution

Durée 2 h 09

Sortie 5 août 2020



Jonás Trueba sur le tournage d'*Eva en août*.

Une famille à soi

Entretien avec Jonás Trueba

Quel est le point de départ de votre film, est-ce la ville ou Eva ?

Dans mes films, il y a toujours plusieurs points de départ. Le désir de faire le portrait de Madrid au mois d'août en était un. Le sentiment en tant que citoyen de me retrouver seul dans la ville vidée de ses habitants, la magie qui se dégage de ces journées, les rencontres avec des amis, anciens ou nouveaux, le temps qui semble passer plus lentement... J'ai toujours eu le désir de faire un film sur ce sentiment spécifique, que je trouve très cinématographique. Le personnage féminin est né de mon travail avec l'actrice Itsaso Arana pour mon film précédent, *La reconquista* (2016), qu'on a voulu prolonger et élargir. Elle est très créatrice, et on partage beaucoup d'idées et d'impressions. Et puis, il y a tout ce qui vient des films que j'ai pu voir, des livres que j'ai pu

lire et des chansons que j'ai pu écouter à ce moment-là de ma vie, ou des choses vécues avec des amis... J'aime bien imaginer le cinéma comme une planche de ouija : on y dispose beaucoup d'éléments et on attend que quelque chose se manifeste. Pour moi, faire un film, c'est pareil : on prend une expérience, une chanson, un acteur, une rue, on les met ensemble, et le film prend forme.

Le travail avec Itsaso Arana a commencé dès l'écriture du scénario, était-il très précis ou accordez-vous de la place à l'improvisation ?

On a d'abord trouvé la structure en divisant le film selon les quinze jours que marquent très clairement les fêtes d'été à Madrid. Pendant dix jours, nous avons écrit un premier scénario pour le partager avec les autres membres de l'équipe

et chercher des financements. Mais ensuite, nous avons oublié ce scénario ; on l'a même carrément démantibulé pour n'en garder que la structure, qu'on a remplie à nouveau, en repartant de zéro à la veille du tournage. Je me considère aussi comme scénariste, et je n'aime pas trop la notion d'improvisation : il y a un scénario, mais je tiens à ce qu'il soit écrit le plus près possible du moment du tournage, pour qu'il reste ouvert et immédiat. Ensuite, on le suit précisément, car j'aime qu'un certain vocabulaire soit respecté, et que les acteurs ne se sentent pas abandonnés à l'improvisation. Bien sûr, je prends en compte les discussions et les échanges que j'ai eus avec chacun d'entre eux, pour adapter mon écriture à leur style. Au fond, j'écris toujours pour les acteurs.

Écrire pour les acteurs signifie aussi s'inspirer de leurs vies ?

Oui, cela enrichit le film. De toute façon, ils apportent un corps, une voix, des gestes, alors c'est à moi d'adapter le film à eux, pas le contraire. Je m'intéresse plus à la personne que je filme qu'au personnage que j'ai inventé. J'ai la chance de travailler avec le même groupe d'acteurs depuis mes premiers films, on grandit ensemble, et j'aime penser que les films que nous faisons dialoguent entre eux. C'est l'idée aussi de se construire une famille à soi, différente de celle que la vie nous donne.

Vous parliez des gestes des acteurs, j'ai été frappé par le sourire d'Itsaso Arana, qui ponctue souvent les plans à des moments très précis. Était-ce spontané ou très travaillé ?

Tout le film est traversé par Itsaso, par ce qu'elle a d'authentique et de singulier. Elle dit souvent qu'elle essaie d'y être transparente. C'est-à-dire de ne pas jouer, mais de faire sentir au spectateur qu'il voit à travers le personnage. Ces expressions ou ces gestes dont vous parlez sont donc ce qu'il y a de plus profond dans le film, car c'est à travers eux que l'on peut voir une personne. On parlait beaucoup de l'idée de construire tout un film à partir de ces petits gestes qu'on exprime quand on se sent vivre : boire un verre d'eau, se promener, sentir le soleil sur son visage... Des choses très quotidiennes qui souvent n'ont pas trop de place dans les films. Je pense que notre mission en tant que cinéastes est de ralentir le temps, de créer des espaces où le spectateur puisse se souvenir de l'importance de ces choses-là.

La scène de la baignade semble marquer un tournant important, on y entend pour la première fois la voix off d'Eva...

Oui, c'est la scène centrale, située au milieu du film. Le personnage change : avant c'est le film du cinéaste, à partir de là ça devient le film d'Eva, comme si elle était soudain consciente d'être filmée.

Qu'est-ce qui vous intéresse concrètement dans la ville de Madrid ?

Ce n'est pas une ville particulièrement cinématographique dans le sens où elle est difficile à filmer. Elle est chaotique, sans identité claire. Même dans son architecture, il y a quelque chose de l'ordre du désastre. C'est justement cela le

propre de Madrid, cet inaboutissement, pour le meilleur et pour le pire. Dans *Eva au mois d'août*, je filme un Madrid très précis, celui du centre-ville, des quartiers anciens. Mais, malgré tout, je pense que l'on s'intéresse d'abord aux personnages et que la ville est juste l'air qui les entoure. Le peintre et écrivain Ramón Gaya, qui a été d'une grande influence pour moi, disait justement que l'essence de Madrid est son air. L'air pur qui arrive de la Sierra, même si c'est une ville très polluée. C'est l'air que j'aime dans la peinture espagnole, transparent mais bien présent. J'ai essayé de saisir un peu cette invisibilité. C'était un défi avec le chef opérateur, car la lumière d'été peut être très dure et contrastée.

Dans le film, on cite Stanley Cavell et Emerson. Ce sont des références importantes pour vous ?

Oui, j'espère que ces lectures ont contaminé le film, qu'il s'agit d'un film emersonien. L'essai d'Emerson *La Confiance en soi* comporte une idée qui m'obsède : quelle partie de nous-mêmes existe vraiment dans ce que nous sommes ? C'est une question qui m'angoisse, car je pense de plus en plus qu'on parle surtout par transmission, en faisant circuler des idées qui existaient déjà, mais qu'on ne s'approprie pas vraiment. Emerson évoque le fait d'être des hommes « originaux », authentiques, de trouver ses mots à soi... C'est très américain, mais plus difficile pour les Européens, qui ont des siècles derrière eux.

Dans votre travail, vous référez-vous à d'autres cinéastes ?

Oui, j'aime beaucoup établir des dialogues avec d'autres films. Je crois vraiment que la création, au cinéma autant qu'en littérature ou en peinture, naît souvent du dialogue avec d'autres créateurs. Dire le contraire serait impoli à mes yeux. Prétendre que personne n'a existé avant nous est pour moi une grosse erreur. L'une des plus belles choses du cinéma est de savoir qu'on intègre un monde plus grand que soi, avec des cinéastes qu'on peut regarder, qu'on peut citer, dont on peut apprendre. Ainsi, je n'ai aucune pudeur à dire que mon film dialogue directement avec *Le Rayon vert*, que j'adore et qui m'habite, et auquel je pense irrémédiablement si je fais un film sur l'été. *Eva en août* en est presque un remake inversé : chez Rohmer, Delphine

est désespérée de ne trouver personne avec qui partir de Paris l'été ; chez nous, Eva est déterminée à ne pas quitter Madrid.

L'autre cinéaste qui vient à l'esprit en voyant votre film est Hong Sangsoo. Vous intéresse-t-il ?

Pour moi, c'est l'un des plus grands cinéastes contemporains, peut-être celui qui me procure le plus de plaisir. Sa façon de travailler en s'allégeant d'une foule de choses soi-disant incontournables pour un cinéaste donne envie de faire des films et montre la voie.

On voit très peu de films de jeunes cinéastes espagnols en France, pensez-vous qu'il y a une nouvelle génération qui émerge ?

Oui, bien sûr. Quand Eva a été montré à Karlovy Vary, deux critiques français qui l'avaient aimé sont venus me parler. Ils semblaient surpris de voir « un film espagnol comme celui-ci » et m'ont avoué peu connaître le cinéma espagnol d'aujourd'hui à part Pedro Almodovar, Albert Serra, Oliver Laxe... Mais le jeune cinéma espagnol existe ! Je ne sais pas si on peut vraiment parler d'un mouvement, parce qu'il est très composite, mais je suis conscient de faire partie d'une génération, celle qui a commencé à filmer au moment de la crise, à la fin des années 2000. Je me sens assez proche d'Angel Santos, par exemple. Je suis également de très près Isaki Lacuesta, Javier Rebollo ou le très libre Andrés Duque, que j'adore, né au Venezuela. Meritxell Colell a fait un premier film très important : *Face au vent*. Je pourrais encore citer Sergio Oxman, Elías León Siminiani, Virginia García del Pino, Celia Rico, le collectif Los hijos, Carla Simon – peut-être la seule à avoir réussi à sortir un film en France parmi eux tous (Été 93, sorti en 2017, ndlr). Je peux me sentir seul concrètement, mais pas au sein du cinéma espagnol, où il existe une sorte de camaraderie entre de jeunes cinéastes par ailleurs très différents.

Entretien réalisé au téléphone
par Marcos Uzal le 21 juin 2020.

PREMIERE

Eva en août

05 AOÛT | ★★ ★

EVA EN AOÛT

Un portrait de femme tout en délicatesse, à l'ambiance rohmérienne, porté par une actrice éblouissante : Itsaso Arana.

C'est un film qui se vit comme un puzzle. Pièce après pièce, on y découvre le portrait de son héroïne, qui, en plein mois d'août à Madrid, semble comme perdue à l'intérieur d'elle-même. Au fil de ses rencontres et des confidences qu'elle couche dans son journal intime, on va déceler les raisons de cette mélancolie joyeuse qui semble l'habiter. Elle s'appelle Eva. Elle a 33 ans et a décidé de passer ses vacances dans cette ville que ses amis ont abandonnée pour l'été. Une parenthèse comme une page blanche, pour réécrire un nouveau chapitre de sa vie qui ne lui convient plus tout à fait. Ce film épouse ses pas vers un autre elle-même, à la fois espéré et redouté. Il montre son malaise initial, cette sensation qu'elle donne d'être toujours un peu à côté des choses, puis son ouverture progressive aux autres. Mais il le fait à son propre rythme à elle, avec une délicatesse infinie et des ruptures de tempo qui correspondent à ses sautes d'humeur. Qu'il fait bon s'abandonner dans ce pur film d'été, où langueur ne rime jamais avec longueurs. Fils du réalisateur de *Belle Époque*, Jonás Trueba s'impose comme un digne héritier d'Éric Rohmer. Pour le mélange harmonieux entre légèreté et



gravité qu'il propose ; sa capacité à faire naître des questionnements existentiels dans des dialogues en apparence triviaux ; et pour sa mise en scène, qui caresse et enveloppe son héroïne, superbement incarnée par Itsaso Arana, si naturelle et si juste qu'on pourrait presque croire qu'il s'agit d'un documentaire sur elle. Le charme dans toute sa splendeur. ♦ TC

ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIMÉ *Cléo de 5 à 7* (1962), *Le Rayon vert* (1986), *Contes de juillet* (2018)

La Virgen de agosto • Pays Espagne • De Jonás Trueba • Avec Itsaso Arana, Vito Sanz, Isabelle Stoffel... • Durée 2h09

« Eva en août », être et avoir l'été

CINÉMA Jonas Trueba met en scène une trentenaire dans une errance urbaine. Un film plein de charme.



L'héroïne d'*Eva en août* est incarnée par la délicieuse Itsaso Arana. LOSILUSOS FILMS

ÉRIC NEUHOFF eneuhoff@lefigaro.fr

Cette année, ça sera sans elle. Eva ne part pas en vacances. Elle préfère rester à Madrid. En plus, on lui prête un appartement. Pourquoi se priver ? Un mois de liberté ne se refuse pas. Les capitales prennent un air différent en été. Les habitants ne sont plus les mêmes. Leurs soucis semblent être restés à la maison.

Elle a 30 ans et des poussières. Elle traîne, se cherche. On la dirait sortie d'un film de Rohmer. Il y a chez elle une fraîcheur, une disponibilité qui rappellent ces filles bavardes et décontractées qu'on aimait chez le réalisateur français. Il est question au début de la nécrologie du critique Stanley Cavell. On parle aussi de Barbara Stanwyck et de Katharine Hepburn. Ces références n'empêchent pas la vie de circuler dans

ces séquences qui passent d'un musée archéologique à un pique-nique au bord d'une rivière. Les rencontres ne se décident pas. Il y a les bars, les concerts en plein air. Les bières se boivent au goulot ou dans des gobelets en plastique.

Parenthèse enchantée

Quelle joie d'être toute seule, de croiser ces gens sans lendemain, de tenir son journal intime, de manger des gâteaux en short, allongée sur le canapé. Avoir un enfant ? On verra plus tard. Eva hausse les épaules, a un sourire à désarmer un bataillon de CRS. Draguer et aller au cinéma, ces activités suffisent à lutter contre la canicule. Trinquer est son sport favori. « Old » est le mot qu'elle prononce le plus souvent. L'amour, oui, peut-être. Elle a le temps, sa petite idée derrière la tête. On se promène. On fait la grasse matinée. On croise une actrice qui ne veut plus jouer. Cette errance urbaine pratique

les zigzags. Elle est décousue, dilettante. Ce sont des qualités.

L'héroïne d'*Eva en août*, qui est sérieuse comme le plaisir et incarnée par la délicieuse Itsaso Arana, n'hésite pas à féliciter une chanteuse qu'elle admire et sur laquelle elle tombe par hasard. À coup sûr, elle n'oubliera pas cette parenthèse enchantée. Le spectateur est dans le même cas, qui regrettera ces longues soirées où la distanciation sociale n'était pas de mise. Il y a un ton, du charme, une dérive géographique et sentimentale. On prendrait bien un dernier verre avec cette célibataire brune. ■



« Eva en août »

Drame de Jonas Trueba

Avec Itsaso Arana, Vito Sanz, Isabelle Stoffel

Durée 2 h 09

■ L'avis du Figaro : ●●●○

Eva en août ★★★

De Jonás Trueba, avec Itsaso Arana, Vito Sanz. 2 h 09.

Eva, une Madrilène trentenaire, choisit de ne pas partir en vacances. Ce film d'inspiration rohmérienne, comme le suggère son titre, suit le cheminement intime de sa mystérieuse héroïne dans les quartiers populaires d'une capitale tantôt engourdie par la canicule, tantôt exaltée par les traditionnelles fêtes locales. Au fil des rencontres se dessine l'émouvant portrait d'une jeune femme à la fois indépendante et en quête de l'autre, qu'incarne une formidable comédienne. Dénué d'enjeu dramatique évident, long mais jamais barbant, *Eva en août* épouse la forme d'une lumineuse errance où l'ordinaire recèle bien des promesses. ● **BAPT.**

